

La qualité urbaine & sociale, entre éthique de l'urbaniste et aspirations habitantes.

Retour sur trois quartiers genevois (Pommier, Marbriers & Mervelet)

Comprendre comment la qualité prend place dans le travail des concepteurs et la vie des habitants

La qualité fait désormais partie du vocabulaire commun de l'architecture et de l'urbanisme. Le mot y renvoie à une valeur étalon de toute réalisation, que l'on peine souvent à arrêter tant elle semble différer selon les acteurs impliqués. Deux tendances semblent aujourd'hui se dessiner dans sa définition :

1. celle de la consolidation d'une approche de la qualité considérée comme le résultat d'un processus que l'on peut évaluer et monitorer en tout moment (soit une approche résultant d'une culture technique et gestionnaire) ;
2. celle de la résurgence d'une conception ancienne du terme qui en fait quelque chose de non quantifiable, puisque de nature intrinsèquement sensible (soit une approche résultant d'une culture esthétique).

Les différentes démarches en cours à l'Office de l'urbanisme de la République et canton de Genève (la démarche *Quartiers en transitions* et l'étude *De la qualité projetée à la qualité vécue. Penser la qualité des espaces habités dans un contexte de transition écologique*) illustre ces deux tendances. D'un côté, on aspire à objectiver autant que faire se peut la qualité des quartiers genevois dans une Charte appelée à orienter l'action en stimulant la réflexivité des acteurs. De l'autre, on tente de comprendre les flottements existants entre la qualité produite et la qualité vécue.

Consacrée à l'étude de la qualité urbaine et sociale de trois quartiers genevois (Mervelet, Pommier, Marbriers) identifiés par le mandant (Département du territoire), cette recherche postule, après beaucoup d'autres dans le champ des études urbaines, que la qualité doit être appréhendée de manière inductive, en remontant des choses faites et dites par les différents acteurs de la ville. L'approche est d'autant plus justifiée que les quartiers qu'elles analysent sont « anciens » (leurs PLQ précèdent pour la plupart l'essor du vocable dans le champ de l'urbanisme genevois). Les lires à partir d'une grille de critères établis à la fin des années 2020 reviendrait à juger le passé au regard de critères contemporains. Plutôt que de commettre un anachronisme, il paraît plus judicieux de suivre les intuitions de nombre de théoriciens de la qualité architecturale et urbaine, invitant la recherche à approcher la qualité non pas du point de vue d'une comparaison évaluative des

différents produits de l'architecture et de l'urbanisme, mais plutôt en s'attachant à une compréhension de la manière dont « la question de la qualité [prend] place dans les stratégies et les pratiques des acteurs de la conception » urbaine (Biau et Lautier, 2009, p. 14), que ce soit du point de vue de la « maîtrise d'ouvrage et la maîtrise d'œuvre », que de la façon dont la question de la qualité s'inscrit dans l'habiter des consommateurs finaux de l'espace conçu et produit.

C'est ainsi à une description de la qualité par le bas que s'essaie cette étude. Une description qui se détourne un temps des référentiels, pour s'intéresser à la manière dont on parle de qualité sans le savoir, comme monsieur Jourdain faisant de la prose sans le savoir. De fait, nombre des concepteurs rencontrés dans le cadre de cette enquête travaillent à produire une ville habitable, sans se référer pour autant à une valeur cardinale qui serait la qualité urbaine. Ils et elles agissent à partir d'un modèle normatif, le plus souvent implicite, mais métabolisé depuis de longues années, dans le cadre d'une socialisation professionnelle. Leur intervention est le plus souvent guidée par un principe qui est celui du bien commun, à partir duquel ils et elles composent dans un champ de forces parfois, sinon toujours, contraires.

Ces concepteurs travaillent une ville dite ordinaire. Une ville de tous les jours, appelée à accueillir une vie tout ce qu'il y a de banale, faite d'aspirations que l'urbanisme tente, sous des vocables différents à satisfaire depuis son origine, comme celle consistant à se cultiver, se divertir, se déplacer ou se reposer. Si la mission peut paraître exceptionnelle, sa réalisation s'inscrit à fleur de sol et participe de cette écume des jours qui anime le territoire.

De même, les habitants rencontrés dans le cadre de cette enquête vivent dans des quartiers ordinaires. Ils s'y sont attachés pour des raisons souvent très personnelles, intimes donc, qui n'ont pas nécessairement à voir avec la forme même du quartier, ses attributs ou sa situation, tout simplement parce que l'être humain est ainsi socialisé qu'il a propension à associer des émotions à des lieux ou à esthétiser des fragments d'espace qui prennent la dimension de paysage d'âme (Matthey, 2007)... Ce qui fait l'épaisseur des lieux, ce qui détermine une « poétique de la ville » (Sansot, 1971) ne s'expriment pas d'abord dans le vocabulaire administratif de la qualité urbaine.

Matériaux et méthodes

Différents matériaux sont mobilisés pour comprendre comment la qualité des trois quartiers concernés par cette enquête :

Le premier corpus est constitué des documents à disposition, tant aux Archives d'architecture stockées au Pavillon Sicli (fonds Oberson) qu'à l'Office d'urbanisme de la République et canton de Genève. Les correspondances, carnets de notes, PV de séances, esquisses, plans, études techniques, etc. permettent ici de reconstituer le cheminement d'un projet, les choix d'élaboration et d'aménagement

des quartiers, mais aussi les espérances et les débits des mandataires. Les archives d'État sont, elles, plus souvent indexées sur des éléments techniques et permettent de récapituler les différentes phases de réalisation des projets, les modes d'activation des acteurs en présence ainsi de la temporalité de leur mobilisation.

Le deuxième corpus de cette enquête est composé de récits de projets et des récits de vie habitants et habitantes. Ces récits permettent de comprendre, d'une part ce que les acteurs de la production urbaine ont engagé comme conception de la ville lors de la planification et réalisation des PLQ à l'origine des trois quartiers ciblés ; d'autre part, ce que vivre au Pommier, au Mervelet, aux Marbriers signifie pour certains des habitants, des habitantes des quartiers en question. Ces entretiens d'une durée de 60 à 90 minutes, conduits principalement au printemps 2021 ont été réalisés de manière individuelle ou collective (tableau 1 dans le rapport).

Le troisième corpus est constitué de parcours commentés filmés. En mai 2021, six personnes (trois concepteurs, trois habitants) ont été suivies, caméra à l'épaule, lors de leur arpentage des quartiers du Pommier, des Marbriers. Choisis en raison de leur connaissance urbanistique ou de leur expertise d'usage des quartiers en question ont arpenté ces espaces en produisant un discours sur leurs points forts et faibles. Il en résulte une série de monologues, susceptibles, dans leur orchestration (montage) de révéler l'écart pouvant exister entre conceptions et usages de l'espace (cf. codes QR en marge du rapport).

Le quatrième corpus est constitué de diagnostics produits par des étudiants de premier cycle (bachelor) en géographie et environnement appelés à rendre compte, au terme d'un semestre d'observation (printemps 2021) de la « qualité » des quartiers faisant l'objet de cette enquête. Leurs travaux permettent d'approcher la manière dont ceux-ci apparaissent à des usagers non résidents, qui ont pris le temps de s'y installer durant 12 semaines ; y réalisant des entretiens, y discutant avec certains habitants. Ces diagnostics ont, corrélativement, permis de collecter des informations sur les trois espaces appréhendés ici.

Le cinquième corpus consiste en des photographies, recueillies dans le cadre de traversées accomplies par l'équipe de recherche ou d'un concours photo organisé dans les trois quartiers considérés. Plus d'une vingtaine de photos appuient et mettent en lumière des espaces oubliés, parfois invisibles, mais toujours pleinement vécus, tantôt chéris, tantôt honnis. Ces photographies racontent à leur manière la façon dont ces quartiers résonnent et comptent pour ceux qui se sont prêtés au jeu et confiés sur leurs représentations d'une qualité aussi banale qu'ordinaire.

Le sixième corpus est constitué du matériel recueilli dans le cadre de quatre *focus groups*. Le premier, organisé avec les porteurs de l'Initiative pour un Urbanisme démocratique, avait pour propos de saisir les qualités de la zone villa du point de vue de ces habitants ; il s'est déployé de manière classique à partir d'une

série de grandes questions thématiques (les conceptions de la qualité portée par les intrants, les rapports des associations d'habitants à l'échelle genevois, les types de participations souhaités par les Initiants). Les trois autres ont porté sur les trois quartiers avec pour participants des habitants et des non-résidents. Ils ont été sollicités soit sur la base de leur participation à la vie du quartier, soit sur la base de leur contribution au concours photo. Dans ces trois focus groups, l'impératif méthodologique consistait à ne pas formuler des questions a priori mais de profiter des résultats du concours pour animer l'atelier et engager les débats (tableau 1 — à venir).

Le septième corpus est celui des « prélèvements » d'usages effectués au moyen d'observations directes, qui ont aussi été l'occasion de multiplier les conversations de terrain. Celles-ci, certes non systématiques, ont été l'occasion d'échanger des propos généraux, quoiqu'orientés, qui procèdent assurément de la logique des prophéties autoréalisatrices. Quand on répète que son quartier a du charme ou qu'il n'y a rien, on finit par s'en convaincre.

Enfin, **le huitième corpus**, réinscrit, au moyen de la cartographie, les trois quartiers considérés dans un cadre plus large, permettant d'en objectiver certaines « qualités ». Réintégrés au territoire genevois, les trois quartiers expriment sur un arc nord-ouest les forces et les faiblesses typiques des premières couronnes d'urbanisation : des densités plus faibles et une accessibilité encore à parfaire, des services urbains à consolider et une attractivité moindre, des écosystèmes à préserver et la proximité d'entités naturelles et paysagères.

De ce recueil et des portraits tirés - faits de singularités, d'hospitalités, de connexions et parfois même de contradictions -, il n'est plus à démontrer qu'un quartier ne peut se penser sans son contexte urbain qui l'a vu naître et la nature des relations multiples et variées qu'il entretient avec son environnement immédiat.

Principaux résultats

Pour approcher ce que nous avons choisi d'appeler, avec d'autres, « la qualité par le bas », nous nous sommes principalement attachés à remonter des choses faites et dites par les différents acteurs de la ville. Le projet était ici de comprendre ce qui est la « qualité » pour les acteurs rencontrés, et la manière dont on pourrait mettre en place un processus garant d'un continuum dans la qualité, assurée en permanence. L'enquête conduite à partir de ces différentes sources permet d'identifier certaines tendances.

Les quartiers considérés dans ces trois monographies ont été planifiés, conçus, réalisés en conscience. Les planificateurs et concepteurs impliqués y ont déployé tout leur savoir-faire, issus d'une formation et d'une socialisation professionnelle au long cours dans le champ de l'aménagement et de l'urbanisme. Ils ont mobilisé des référentiels « qualité » qui, implicites, spontanés, métabolisés, n'en restent pas moins partagés par un ensemble plus large de professionnels et

d'acteurs. Cette qualité par le bas est d'abord celle de projets en prise avec les lieux de l'intervention, mobilisant une lecture du site, s'attachant à lire une topographie pour comprendre comment régler le projet. Elle travaille à comprendre comment gérer la mobilité dans un nouveau quartier. Elle tente de composer avec un impératif de densification prévu de longue date et la maîtrise foncière existante, se frayant un chemin fragile entre attachement à un lieu à soi, indemnisation d'un bien et héritage patrimonial. Cette qualité par le bas est généralement ouverte dans son application ; les projets en question ont été sans cesse repris, ajustés, amendés, révisés au regard de critères techniques, environnementaux, politiques, patrimoniaux, sociaux...

Cette qualité par le bas montre toutefois des limites. Elle peine à considérer les publics et usages qui ne sont pas conformes au paradigme dominant dans la discipline à un moment donné de son histoire. La question du poids des enfants dans la détermination de ce qu'il est convenu d'appeler « le besoin prépondérant de la population » ou la « pesée des intérêts » classique en aménagement du territoire et urbanisme est ici exemplaire. Reléguée au rang des questions accessoires, elle conduit à une évaluation publique négative du quartier du Pommier lors de sa mise en service. De même, les planificateurs et concepteurs ont parfois propension à surestimer les déterminants morphologiques de la qualité aux dépens de variables plus sociales, comme par exemple, au Coin-de-Terre, celle du voisinage. Cette dimension emblématique de la socialité de la zone villa disparaissant au profit de critère tel la « verdure », les « lieux de promenade », les « maisons simples, isolées », la « culture des jardins et potagers, arborisation, vergers », etc. lors des processus de concertation menés récemment.

Les acteurs rencontrés reconnaissent d'ailleurs les limites de cette approche de la qualité en tant qu'elle est résulterait du savoir-faire des planificateurs et concepteurs. Certains préconisent ainsi de renforcer le rôle des Plans directeurs communaux ou des Plans directeurs de quartiers dans la détermination des plans de quartiers. Ces conceptions directrices peuvent s'adosser à des temps de participation susceptibles de nourrir le travail des techniciens lors de l'élaboration des PLQ. Les acteurs rencontrés préconisent symétriquement un renforcement de la participation à l'approche de la mise en service des quartiers, quand les catégories d'habitants sont identifiées. D'autres préconisent enfin d'instituer la participation comme un mode d'existence des quartiers en la pérennisant au moyen de « contrats de quartier », d'« assemblées de quartiers », d'instruments de financement dévolu à l'appropriation citoyenne des quartiers.

Les interlocuteurs rencontrés déplorent par ailleurs la segmentation des processus qui résulte des différents niveaux de planification. Cette planification en cascade conduit à une production quasi fordiste de la ville. Elle hiérarchise les actions, définit des priorités, bien que l'on se revendique d'une pensée du projet consciente des nécessaires reprises du travail urbanistique. À partir d'une urgence originelle, celle de produire du logement, s'embraye une suite d'interventions qui sont toujours indexées sur les nécessités spécifiques à un moment précis de la

réalisation des projets, plus que sur la fin du processus... Chacun agissant dans les limites de ses prérogatives, selon une hiérarchie des urgences. La stratégie dessinée par le Plan directeur cantonal ouvre à des études plus localisées, qui se déclinent, dès lors que l'outil acquiert une base légale, dans des plans directeurs de quartier. Le PLQ pousse le détail des plans pour déclencher la phase opérationnelle. Le foncier est mobilisé, puis surviennent toutes les questions techniques, l'organisation du chantier...

Dans cette hiérarchie des urgences, les questions qu'il n'est pas impératif de régler à un proche horizon sont renvoyées à des étapes ultérieures (la mise en service du quartier) ou des niveaux subsidiaires (la Commune) sinon alternatifs (les exploitants, les habitants, les riverains, les associations), peu sollicités dans les phases préalables. La question de l'accueil des habitants est exemplaire de cette façon de faire la qualité par le bas : elle n'est le plus souvent pensée qu'au moment où les différentes étapes de la planification et de la conception sont passées. C'est alors que commencent de nouveaux « problèmes ». Des acteurs arrivent qui n'ont eu que très peu de porte-paroles jusqu'alors. Arrivent également, en nombre, de nouveaux habitants que les communes doivent intégrer à leur fonctionnement, pas seulement au moyen de réseaux techniques, mais également du point de vue social. La question de l'accueil, lorsqu'elle est traitée, l'est encore d'un point de vue spatial. On évoque souvent, par exemple, l'adaptabilité de l'espace public comme façon de tenir compte des usages habitants. On peut alors faire participer, co-concevoir. Mais la question de savoir comment, plus largement, une commune devra parfois s'adapter à la venue de nouveaux publics, tant d'un point de vue quantitatif que qualitatif, est généralement peu abordée. Or, il s'agit ici d'une dimension majeure de ce que l'on pourrait appeler la qualité sociale des nouvelles urbanisations, lorsque « des communes d'habitat individuel doivent du jour au lendemain accueillir » du logement collectif et des habitants de LUP (travailleur social, cadre, administration communale).

Cette révolution inachevée du projet urbain que laisse apparaître cette approche compréhensive de la « qualité » par le bas réside encore dans ce que la responsabilité collective du projet n'y est pas chose courante. Chacun travaille à faire au mieux et compose avec les impondérables du terrain. Chacun semble avoir une foi dans la volonté de l'urbanisme de travailler pour le bien commun, à produire de l'urbanité. Pour autant, chacun évoque des dimensions qui excèdent son propre champ de compétences et limitent son action. La densification est une injonction de la Confédération. La qualité sociale est du ressort des communes, qui ont en charge la vie, le développement du contenu des quartiers. Les communes « n'ont pas grand-chose à dire sur les PLQ s'ils sont dans l'esprit des PDQ »...Le syndrome de la patate chaude nuit fortement à la « qualité » considérée comme œuvre commune, résultat de collectifs au travail.

L'enquête permet également de saisir ce que les habitants aime dans un quartier : pouvoir rencontrer ses voisins, avoir accès à la diversité des habitants et interagir avec eux ; avoir des possibilités de déplacement variées, y compris à pied

et à vélo, trouver des alternatives aux véhicules individuels ; bénéficier d'une présence du végétal à proximité ; être dans un quartier qui a une identité ou une singularité ; être entouré de bâtiments accueillants ; sentir qu'on est un de ses « acteur », que son opinion compte.

Elle révèle ce que l'on n'aime pas : le manque de cohérence, de lien, de cohésion et d'expérience partagée ; le manque d'« habitabilité » des espaces, le manque d'hospitalité et d'espace public ; le manque de considération, les démarches de concertation à répétition qui n'aboutissent à rien ; le bruit assourdissant des moteurs (amplifié par la réverbération acoustique sur les façades d'immeuble) ; la route qui scinde le quartier (vécue comme un obstacle infranchissable en dehors des nuisances) ; un urbanisme qui serait régi par les seules opportunités foncières et des soucis de rentabilité.

Enfin, l'enquête permet d'esquisser les aspirations des habitants, ce qu'ils aimeraient : un espace de rencontre, central, convivial, animé, sécurisé, identifiable et identitaire ; des lieux de rencontre intergénérationnelle ; des espaces permettant la rencontre avec ses voisins ; être entendu, être écouté, être reconnu et compris au travers des projets d'aménagement et d'un suivi sous la forme d'un seul et unique processus de concertation fiable, évolutif et pérenne ; des quartiers qui manifesterait à leurs yeux une vision d'ensemble, une composition urbaine cohérente, plus juste, équitable et inclusive.

Ainsi, au terme de ces trois monographies, il apparaît ainsi que, plus que de qualité, c'est d'un principe d'hospitalité qu'il conviendrait de parler. L'hospitalité a en effet ceci d'avantageux qu'elle renvoie à des gestes ordinaires que l'on déploie à une échelle banale quand on reçoit quelqu'un. Elle est, dans son appréhension, moins technique qu'un référentiel ; elle appelle à plus d'autonomie qu'une charte qui peut toujours sembler quelque chose qui nous est imposé de l'extérieur. La qualité urbaine et sociale des quartiers procède en fait d'une question assez élémentaire : comment souhaiterais-je être accueilli à mon arrivée en un lieu dans lequel je vais vivre ? La simple satisfaction des besoins fondamentaux ne suffit souvent pas. Être hospitalier, ce n'est pas seulement accorder un gîte.